Comptes rendus bibliographiques

Autor(en): **Berger, R. / Junod, Louis / Rapin, René**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **20 (1946)**

Heft 1

PDF erstellt am: **23.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

Ernest MANGANEL, *Le Lac Léman vu par les peintres*. Editions de la Baconnière.

Aimant le lac, aimant les peintres, c'est à une croisière doublement révélatrice que M. Manganel nous convie. Mais voici, pour surprendre, trois hôtes inattendus à l'embarquer : les frères van Eyck et Breughel le Vieux, les premiers aux bouches du Rhône, l'autre à la pointe d'Allaman — peut-être.

C'est vers la fin du XVIIIe siècle que commence, de manière suivie, l'échange de l'eau et de l'homme. Le goût du paysage composé ne permet tout d'abord qu'une rencontre bien furtive et bien compassée. Un peu plus tard, Adam-Wolfgang Tœpffer fait une première trouée. Quant aux romantiques, aux Calame, aux Diday, leur démarche demeure concertée. Le lac, en dépit d'un certain pathétique, garde des airs solennels, travesti de trop bonne facture. Turner surgit, tout fulgure : terre, ciel, eau se confondent dans une même conflagration de phosphore et de soufre, explosion de soleil. Après la voix apocalyptique de Turner, le chant contenu de Bocion. A cette âme douce, les berges, les arbres, les bateaux, les hommes même révèlent des tendresses inconnues et comme leur aura. Attirés par l'inépuisable offrande du lac, les peintres se multiplient à la fin du XIXe siècle, Menn, Ihly, Dufaux, bien d'autres, et, passant qui s'arrête pour illuminer le *Quai des Pâquis* de toute son innocence, Corot. A l'approche d'Hermanjat, la ligne se défait et musicalement s'organisent une à une les taches, sous le pinceau prudent. Entre Vallotton et le lac, le contact se fait étroit, violent parfois : l'homme lutte, pour mieux aimer. Plus puissante encore la main de Hodler : démiurgiquement, elle s'empare des montagnes et des eaux pour maçonner, dans la plus rigoureuse ordonnance, le nouvel univers que rêve ce vaste cerveau hanté de rythmes massifs.

Avec ce don de sympathie qui lui est propre, M. Manganel pousse jusqu'aux peintres de nos jours : Maurice Barraud et ses larges pétales flottant sur l'eau, l'efflorescente pureté de Bosshard, l'équilibre délicat de Chinet, la générosité sauvage de Lélo Fiaux, tant d'autres que l'auteur touche d'un mot juste, sans omettre nos voisins savoyards, les Céria, Vegetti, Mossu.

Pour illustrer son voyage, M. Manganel a fait choix d'une cinquantaine de toiles qui ont été reproduites avec grand soin. La couverture forme elle-même une manière de diptyque où s'affrontent l'évanescente vision d'un Turner et la robustesse architectonique d'un Hodler.

Le texte français est doublé d'une traduction anglaise. La tâche était délicate. R. et M. C. Rapin s'y appliquèrent avec beaucoup de sollicitude. Ils ont réussi à donner au texte anglais la précision et la sensibilité de l'original.

M. Manganel ne fait pas œuvre de critique historique, par bonheur ; il dit ce qu'il aime, il dit ce qu'il n'aime pas. La vérité n'est jamais en péril quand on s'engage sincèrement, par amour. Ainsi de l'art. R. BERGER.

* * *

Fraternité d'armes polono-suisse au cours des siècles, par Stanislas LIBEREK, préface du major P. de VALLIÈRE. 1 vol., pp. 164, Rapperswil (Editions Musée polonais) s. d.

M. Liberek a déjà consacré plusieurs ouvrages, qui ont des qualités certaines, à travailler au rapprochement de la Suisse et de la Pologne, en évoquant les relations des deux pays dans le passé. Mais l'objet qu'il a choisi cette fois pour ses investigations paraît l'avoir moins bien inspiré que les précédents. La faute en est sans doute au sujet : à vouloir faire du rapprochement à tout prix, on force un peu les choses ; la fraternité d'armes entre Suisses et Polonais s'est bornée à plusieurs reprises à figurer sur le même champ de bataille, mais dans des camps opposés.

La partie la plus probante de l'ouvrage est celle des guerres des XVIIIe et XIXe siècles, mais elle n'est pas sans défauts ; d'interminables énumérations de batailles, de corps de troupes, d'officiers, ne font pas ressentir au lecteur cette fraternité d'arme étudiée. Il est de plus dérouté par des bizarreries, telle cette idée qui consiste à placer les luttes de la guerre d'indépendance américaine entre les campagnes des révolutionnaires français en Italie et la campagne d'Egypte. Il est agacé par cette appellation d'Helvètes donnée plusieurs fois aux Suisses, par quelques fautes de français, par des erreurs dans l'orthographe des noms de personnes et de lieux ; elles sont gênantes quand le pédagogue Fellenberg se métamorphose en Fenenberg, ou que le général Ebenezer-Reynier voit son prénom biblique prendre la forme curieuse d'Ebenherer.

En bref, c'est un livre fait avec de bonnes intentions, mais les bonnes intentions ne suffisent pas nécessairement à faire un excellent livre.

Louis JUNOD.

* * *

A. MALBLANC, *Pour une stylistique comparée du français et de l'allemand. Essai de représentation linguistique comparée.* 1 vol., pp. 128, Paris (Didier) s. d. (1944) (Etudes d'aujourd'hui).

C'est à l'étude d'un grand nombre de faits de langue et de locutions parallèles françaises et allemandes qu'est consacré ce petit ouvrage. L'auteur y étudie tout d'abord, en soixante-dix pages, les différences d'aspect du verbe dans les deux langues. Il relève le caractère concret et spécialisé du verbe allemand,

le caractère abstrait et général du verbe français [1]; à la préférence instinctive de l'allemand pour la voix passive, les tournures impersonnelles et l'expression du devenir, il oppose la prédilection du français pour la voix active, les tournures personnelles, l'expression des aspects statiques du temps [2]. De ces faits, et de plusieurs autres dans le détail desquels nous ne pouvons entrer, M. Malblanc dégage par induction quelques-uns des traits caractéristiques de ce que, par paresse d'esprit, nous nous contentons souvent d'appeler vaguement le « génie » de l'une ou de l'autre langue. L'allemand, précise M. Malblanc, « cherche à rester aussi près que possible de la réalité », à en épuiser tous les aspects, « à conserver ce qu'elle a de concret et de mouvant... Il fixe expressément, à foison souvent, dans son discours les rapports des éléments représentés à l'aide de ses composés, de ses particules verbales, de ses prépositions, de ses conjonctions. Cette représentation cherche à être une traduction du réel même. » Le français, au contraire, moyen d'expression d'esprits plus vifs, plus actifs, plus portés à la généralisation, plus aptes à juger et à classer [3], ne se préoccupe point tant de reproduire le réel que de le reconstruire et de l'interpréter.

L'étude, plus sommaire [4], du substantif, de l'adjectif, de la préposition et de la conjonction, vient confirmer ces premières conclusions. Là encore, pour serrer de plus près la réalité, l'allemand multiplie les vocables, et chacun

---

[1] Le verbe allemand éveille presque toujours une image sensible, c'est un « verbe *image* », le verbe français est « nettement orienté vers l'abstrait » : c'est un « verbe *signe* ». A *entrer* ou *sortir*, « verbes *signes* », à *mettre* et *prendre*, « verbes presque vides de signification », à *faire faire*, « instrument commode... du jugement de cause à effet ou de raison suffisante », M. Malblanc oppose la riche série des « verbes *images* », presque indéfiniment différenciés, qui leur correspondent en allemand.

[2] Si le français ne possède pas l'équivalent des locutions par lesquelles l'allemand exprime l'idée du devenir (types : *mir wird übel, sich satt essen, jemanden unter den Tisch trinken*, etc.), l'allemand par contre n'exprime pas, ou exprime malaisément, l'aspect statique du temps que le français rend si bien au moyen de ses gérondifs, de ses participes absolus, de ses imparfaits, de ses phrases, parfois même de ses pages, sans verbe.

[3] J'ajouterais : plus sociables. Le français en effet se plaît à faire entrer le lecteur ou l'interlocuteur dans le jeu (voyez par exemple l'emploi explétif du pronom *vous* dans les phrases du type : *et vous lui fait un beau sermon*). Il met de préférence en tête de phrase, non, comme l'allemand, ce que lui, l'écrivain ou le locuteur, ressent, mais le sujet ou l'objet auquel il veut nous intéresser (cp. *cette maison est belle, la terre est ronde, j'ai eu bien de la peine* et : *schön ist das Haus, rund ist die Erde, viel Mühe hat es mich gekostet*). C'est ce que M. Bally, auquel ce fait n'a pas échappé, exprime ainsi dans la seconde édition de sa *Linguistique générale et linguistique française* (pp. 201-202, § 314) : « L'allemand... est de nature égocentrique, et demande à l'entendeur un effort d'interprétation... L'allemand est replié sur le parleur, le français est orienté vers l'entendeur. »

[4] M. Malblanc consacre 22 pages au substantif et à l'adjectif, 4 seulement à la préposition et 2 à la conjonction.

d'eux est expressif et significatif par lui-même. Le français, lui, pour exprimer sa pensée, se sert de termes moins nombreux, plus abstraits, et dont chacun « ne reçoit souvent sa signification réelle que de la synthèse que l'esprit opère, à chaque emploi, avec le contexte environnant » [1]. Nous retrouvons ici les deux formes d'esprit, les deux attitudes différentes à l'égard du réel, les deux modes d'expression opposés, que nous constations tout à l'heure en étudiant le verbe. La facilité avec laquelle l'allemand, déjà si riche en substantifs, en augmente encore le nombre par composition ou dérivation ou en substantivant des adjectifs et des verbes [2], est compensée par l'aisance avec laquelle le français manie les substantifs abstraits [3], emploie les substantifs comme qualificatifs [4], ramasse en un substantif l'essentiel de toute une proposition allemande [5], ou exprime par un seul adjectif le résultat d'un jugement [6]. Sa tendance à l'abstraction trouve un heureux contrepoids dans la recherche des constructions personnelles, des pointes d'esprit et des métaphores [7]. A la lenteur expressive de la phrase allemande, chargée de désinences, d'adjectifs et

---

[1] Cp. p. ex. : *base, coup, bruit,* « substantifs *signes* » et *Unterlage, Grundlage, -feste, -stütze, -linie, -zahl, -stoff,* etc. ; *Schlag, Stoss, Hieb, Stich, Knall, Schuss, Fall, Treffer,* etc. ; *Geknister, Rascheln, Schwirren,* etc., tous « substantifs *images* ».

[2] M. Malblanc, qui parle de la substantivation des verbes, ne dit rien de celle, tout aussi courante, des adjectifs.

[3] « Les substantifs abstraits français, employés au pluriel, prennent une signification plus concrète... Tandis que le français a toujours cette facilité, l'allemand ne peut employer ces substantifs au pluriel qu'exceptionnellement, et sans doute sous l'influence du français » : si, en effet, *les petitesses* = *die Kleinigkeiten, les célébrités,* par contre = *die berühmten Leute, les lâchetés* = *die feigen Handlungen,* etc. (pp. 79-80).

[4] Cp. : *eine falsche Weichenstellung* et *une erreur d'aiguillage, die übrige Zeit* et *le reste du temps, bei sinkendem Abend* et *à la tombée de la nuit,* etc. (p. 81).

[5] Cp. : *den Abend, als er gerade 30 Jahre alt war* et *le soir de ses 30 ans ; ein Stück, das er komponiert hatte* et *un morceau de sa composition,* etc. (pp. 88-89).

[6] Cp. : *un coup gagnant* et *ein gewinnbringender Treffer, lächerlich wenig* et *dérisoire, südlich gelegen* et *méridional, weissgekleidet* et *en blanc,* etc. : « en français, un terme, un état, un signe ; en allemand la précision du fait, le rappel de l'action ou du devenir » (pp. 77-78).

[7] « L'allemand, très riche en termes concrets, par eux-mêmes très évocateurs, n'a pas poussé aussi loin que le français l'élaboration de la métaphore » : l'allemand ne possède pas l'équivalent (en un seul mot) de métaphores telles que *se pavaner, ruminer* (*grübeln,* relève M. Malblanc, n'est pas une métaphore), *piquer au vif, prêcher d'exemple,* etc. « C'est surtout par la métaphore que le français cherche à refaire son plein d'éléments concrets et sensibles et à retrouver la sensation du réel et de la vie. » « Bien des noms communs [français], note encore M. Malblanc, sont pénétrés de préciosité, alors qu'en face, en allemand, on ne trouve que l'image ou la logique du réel » : cp. p. ex. *blaireau* et *Haarpinsel, servante* et *Beitischchen, des roues escamotables* (avion) et *einziehbare Laufräder.* « Derrière le substantif français, comme derrière le verbe, il faut... supposer l'incessante activité de l'esprit qui opère les synthèses ou dénoue les énigmes » (pp. 50-52, 49, 76).

de noms composés, de particules et d'adverbes, de tournures conjonctives, à son rythme et à son débit martelés, s'oppose la rapidité, également expressive, mais sur un tout autre plan, celui de l'entendement, de la phrase française, où l'incorporation des préfixes, l'usure des désinences, l'emploi des vocables tendant vers le signe, des tournures infinitives et gérondives et des phrases sans verbe [1], concourent, de même que le rythme peu accentué et le débit rapide et lié, à mettre au service de la pensée un instrument souple et ferme à la fois.

Cet aperçu, très incomplet, de l'ouvrage de M. Malblanc en fait entrevoir l'intérêt et la richesse. Nous pourrions y relever quelques lacunes [2], ou quelques imprécisions [3]. Il nous plaît davantage d'en signaler la clarté, et de penser que maîtres de français en pays de langue allemande, maîtres d'allemand en pays français, étudiants, traducteurs, retireront grand profit de son étude. Si nous ajoutons que M. Malblanc est modeste et qu'il se garde de tout dogmatisme [4], nous aurons montré la valeur exceptionnelle de son ouvrage.

René Rapin.

---

[1] « Les morceaux sans verbe [cf. plus haut, p. 54, n. 2]... assez fréquents dans la littérature française moderne... sont rares et toujours courts en allemand [où] ils ont le plus souvent un tout autre caractère : ils reposent sur les particules, qui laissent le verbe sous-entendu et correspondent au déroulement d'une action » (pp. 46-47).

[2] M. Malblanc ne parle pas, par exemple, de l'emploi, si typiquement germanique, de l'article défini comme démonstratif, ou de celui des adjectifs comme adverbes. Cf. aussi, ci-dessus, p. 55 n. 2.

[3] Le chapitre sur les auxiliaires de mode est plutôt une collection d'exemples qu'une démonstration rigoureuse de l'affirmation qu'y fait l'auteur que « l'allemand plonge toujours dans la réalité, tandis que le français s'en dégage pour juger ».— L'emploi du mot *indépendant* dans deux sens différents, à deux pages de distance (pp. 73 et 75), crée une confusion dans l'esprit du lecteur, à première lecture tout au moins.

[4] Après avoir dégagé (p. 33 et suiv.), de façon extrêmement suggestive et convaincante, l'opposition frappante qui existe entre la « puissante activité subjective » que suppose la recherche constante de rapports d'identité et de causalité en français, et l'effort objectif de l'allemand pour saisir et donner la sensation du réel et du devenir, il ajoute immédiatement, avec une belle loyauté intellectuelle : « Ce ne sont là évidemment que des tendances que nous avons saisies dans des exemples suggestifs ; en fait, l'une et l'autre langue connaissent le concret et le signe, le mouvant et le stable, le devenir et le rapport d'identité ou de raison suffisante ; elles ont toutes deux une représentation tantôt plus objective, tantôt plus subjective... L'allemand [toutefois] joue autant qu'il lui est possible sur le clavier du bas [celui du concret]... tandis que le français jouera davantage, et avec une grande dextérité, sur les claviers supérieurs [ceux de l'abstrait] » (p. 41). C'est plusieurs passages semblables, aussi peu dogmatiques et aussi nuancés, que nous pourrions citer.

Editeur : Imprimerie Centrale S.A., Lausanne.
Rédacteur responsable : Georges Bonnard, Pully.
Impression : Imprimerie Centrale S.A., Lausanne.
Responsable de la partie des annonces : Imprimerie Centrale S. A., Lausanne.